

SECRETS D'HIVER

Sous un manteau de neige, le monde s'est retiré :
On devine les chaumières à leurs traits de fumée
Et des humains la vie par le sol écrasée
Du poids de leurs chaussures qui peinent à cheminer.

Les hommes ne sont que traces dans la neige dessinées :
Dans les flambées de l'âtre le temps s'est arrêté ;
Et c'est de mêmes histoires, par les vieux racontées,
Qu'on habille le présent d'un brin d'éternité.

L'hiver étend le monde à son immensité
Sous un ciel qui, vengeur, voudrait s'en emparer :
Par de blancs tourbillons les chemins égarés
Emportent nos solitudes en des lieux oubliés.

Les pas du voyageur, par le ciel effacés
Le privant de retour à ce qu'il dut quitter,
S'enfoncent dans le désert par la neige ensablée,
D'un aller qui se perd sur un sol mensonger.

L'hiver est un mentir, dont nos voies sont tracées,
Qui, sous la neige épaisse, enfouit la dignité
De tous ces familiers, leurs singularités
Qui offraient aux chemins de savoir où aller.

Qu'as-tu fait de ces pierres où j'aimais reposer

La fatigue qui transpire au fond de mes souliers ;
Où se cachent les lézards de soleil caressés
Qui épiaient de mes gestes ce qui leur fut danger ?

Je n'entends plus les chœurs des alouettes chanter :
Elles ont quitté ma route par l'hiver dévastée !
Un chemin de silence a tout autre effacé
Et le chêne effeuillé n'a plus rien à conter.

Sur le banc qu'il protège, le chêne s'est dépeuplé
En un torrent de larmes : l'hiver est sans pitié !
Il a de son néant toutes les choses occulté :
Qu'est l'homme en sa demeure, de ce temps prisonnier ?

Il vit dans l'espérance d'une saison reportée,
Blotti contre la flamme, devant sa cheminée ;
Il a copié des poules la fuyante journée
Et cherche dans le sommeil la faveur d'oublier.

Se croit-il endormi, il vient à s'éveiller,
Replié sous les draps, par un frisson gagné ;
Il se replie encore, espoir vain d'échapper
À ce froid qui menace de le faire greloter.

Tremblant de tout son corps, les dents viennent à claquer
Et dérobent à ses rêves la femme à son côté ;
Sitôt ils redescendent pour au feu s'abriter
Du froid dont s'engourdit l'insomnie partagée.

Ils renoncent à saisir de ce gel l'escalier
Et attisent quelque braise qui feint d'agoniser ;

Nourri d'un bois de chêne, le feu est ranimé
Et, dans la nuit profonde, tout se met à danser.

Les époux s'abandonnent, dans un fauteuil jetés,
Au sommeil qu'à l'étage ils ont en vain cherché
Et le feu qui, dans l'âtre, se met à crépiter,
Murmure à leurs oreilles que l'hiver est passé.

S'annonce à la fenêtre que le jour s'est levé :
Les rayons du soleil sont encore timorés,
Dans les plis des volets ils peinent à s'infiltrer ;
Le feu s'est endormi sur son ban de cendrées.

Et l'homme ouvre sa porte, de son rêve enivré
Car du feu le murmure disait l'hiver passé :
S'il faut croire en nos rêves, selon le bien pensé,
Il de ceux qu'on fait bon nombre à oublier.

L'hiver, de sa présence, jusqu'au seuil a frappé
Et recouvert de neige le moindre singulier ;
Sur ce champ de candeur la porte est refermée
Et le feu, dans son âtre, aussitôt rallumé.

Et chacun se réveille en buvant le café
Qui réchauffe, du dedans, le cours de nos idées ;
Est-il un audacieux qui la porte a frappé
Ou celui qu'une tempête sur le seuil a laissé ?

Qu'importe celui qui frappe : il faut le faire entrer
Avant qu'il soit de glace, par l'hiver transformé !
Le maître en sa demeure accueille cet étranger

Qu'il aide à se mouvoir jusqu'à la cheminée.

Sir le parquet de chêne s'écoule sa randonnée,
Les perles de l'hiver dans sa barbe incrustées.
Le réconfort des flammes met à nu l'étranger
Et dévoile un regard par la neige effacé.

Du café qui réchauffe un bol est apporté
Qu'il boit avec patience de ses lèvres écorchées ;
Sur le ballet des flammes son regard s'est figé :
Il envie de ses mains leur chaleur caresser.

Du regard immobile une larme vient de suinter :
Elle nous confie la peine par cet homme endurée !
Le maître en sa maison hésite à l'aborder :
Il attend que du feu son pleur soit asséché.

Engourdi par l'hiver qu'il vient de traverser,
L'inconnu, de la flamme, ne peut se détourner ;
Une couverture de laine sur l'homme est déposée,
Qu'il remonte à son cou pour sa misère cacher.

Chacun voudrait de l'homme quelque mot soutirer,
De ce qu'il a vécu pouvoir le consoler,
À ce profond silence son esprit dérober,
En rompant de la glace celle qu'il a conservée.

Tournant enfin la tête, il se met à regarder,
D'abord ce qui l'entoure avant de s'arrêter,
Ce qui semble incongru, au pied de l'escalier
Qu'il gravit de son œil jusqu'au dernier pallier.

Dans le regard des hôtes une surprise échangée
Prend figure d'une question qu'on a peine à poser :
Que leur veut cet intrus qui, sans les regarder,
Épie jusqu'à l'étage ce qui doit y mener ?

Viendrait-il de leurs rêves ces amants dépouiller,
Des draps dont ils s'enrobent les secrets profaner ?
Monter jusqu'à l'étage, des secrets s'emparer
Que les amants dans l'ombre se plaisent à conserver ?

Cachés par les volets, on se doit protéger
Ce qui aux yeux du monde se veut un étranger ;
C'est une puissance tranquille qui nous vaut de s'aimer :
L'amour est de la foule un pouvoir s'échapper.

Le nous est une promesse du on nous épargner ;
Quand l'autre est une fuite des chemins enlisés,
Ce qui n'est plus secret à tous est un voué
Qu'amplifie la rumeur sur des voies détournées.

On a toujours de soi quelque chose à garder :
Ce qui, du fond de l'âme, peut seul nous éclairer.
Le Je qui est un Autre est de Soi l'égaré,
Happé par les chimères d'une histoire dévastée.

Voudrait-il de nous-mêmes notre histoire écouter
En grappillant des yeux les marches de l'escalier ?
Il faut qu'il en réponde, au risque de s'aliéner
Et, franchissant la porte, à l'hiver retourner.

L'inconnu

Je vois dans ton regard un soupçon l'habiter,
Une question sans réponse sur tes lèvres arrêtée :
Tu penses que d'un secret je veux te dépouiller,
Que mon œil est offense à ton intimité.

Crois-tu que toutes ces marches j'ai l'envie de fouler,
Pousser jusqu'à l'étage une vaine curiosité ?
J'imagine que cette nuit, par le froid torturé,
Tu as quitté tes draps sans même te retourner.

J'imagine que ces marches que tu me crois monter
Et que, durant la nuit, tes pas ont dévalé,
T'ont mené jusqu'à l'âtre pour le feu raviver,
Que, bercé par les flammes, le sommeil t'a gagné.
Ton histoire est banale si on feint d'oublier
Ces non-dits qu'en ta fuite tu n'as pas emportés ;
Crois-tu que par l'hiver tes secrets sont gardés
Et qu'un tapis de neige suffit à les cacher ?

Comprends-tu que la neige doit toujours s'en aller,
Qu'au printemps les rivières ont fin de l'emporter,
De rendre à nos campagnes ce qui semblait caché
Et d'en chasser le froid dont elles s'»étaient figées ?

L'homme

J'avoue ne pas comprendre ce que tu m'as conté !
Tu me parles de secrets, par l'hiver conservés,
Qui, dormant sous la neige, y sont mal abrités :
Tu évoques des non-dits que je feins d'oublier.

Tu dis qu'en mon regard un soupçon s'est glissé,
Craignant qu'à mes secrets te conduise l'escalier,
Que chacune de ses marches découvre ma nudité
Eu qu'au vu de ma couche tu me trouves dépouillé.

Si tu veux dans mon lit un instant te glisser,
Recourbé sous les draps, tu pourras greloter ;
La seule chose que l'hiver a choisi d'y cacher,
C'est la vigueur du froid qui fait nos corps trembler.
Tu comprends que la nuit m'a du feu rapproché,
Lassé que sous mon toit, par l'hiver caressé,
J'étais en ma demeure de tout sommeil privé :
Dans la chaleur des flammes j'ai pu me reposer.

Il n'est pas de mystère en cette histoire chercher :
Qu'importe où je m'étends, si j'y peux sommeiller.
Il n'est pas de secret en cet endroit logé,
Hormis qu'entre les tuiles l'hiver peut se glisser.

L'inconnu

Mes propos, j'y consens, étaient mal éclairés :
Ma pensée, par l'hiver, sans doute fut égarée ;
Tu m'as fait bon accueil et, pour t'en remercier,
Je veux te faire entendre ce qui m'est arrivé.

Avant que sur ta porte mes doigts viennent à frapper,
J'ai foulé de ce monde la plupart des sentiers !
J'ai vécu des pays par l'hiver ignorés :
Il n'y pleut que soleil par un vent tamisé.

J'ai vu dans le grand nord un hiver s'installer,

En chasser le soleil, dans la nuit tout cacher ;
Je dois au firmament par mille feux étoilé
D'avoir, dans les ténèbres, pris soin de me guider.

J'ai marché dans la nuit, un désert traversé ;
Suspendu aux étoiles tissant ma destinée,
J'ai parcouru des terres par l'hiver dérobées
Sous un manteau de neige qu'écrasaient mes souliers.

J'ai mesuré ma vie, par des loups pourchassé :
Elle sera bien trop courte, me fallut-il penser !
Or c'est du pied d'un arbre, par le vent déneigé,
Que les bêtes affamées m'ont vu leur échapper.

Du haut de mon salut, je les vis s'éloigner
Et revins sur la terre sans me faire remarquer.
J'emportais vers le sud mes souvenirs glacés,
Bénissant le soleil qui devait y régner.

Une terre m'était promise, j'en étais persuadé,
D'où s'en irait la neige en secouant mes pieds.
Et j'allais plein d'espoir d'un hiver oublié,
Ignorant que le nord collait à mes souliers.

C'est ainsi qu'à ta porte je me suis présenté,
Déplorant que le gel m'y avait précédé ;
On convient que l'hiver, de sa neige déposée,
Dérobe à nos regards ce qu'il vient de cacher.
Tous les secrets du monde nous sont alors masqués :
On voudrait bien savoir ce qui peut se trouver
Sous les plis du manteau dont toute chose s'est parée :

L'hiver n'en finit pas d'ainsi nous questionner.

L'hiver étend son drap sur une terre fatiguée :
À l'abri des regards, elle doit se reposer.
Les secrets de l'hiver habitent dans l'impensé
Du sommeil de la terre quand elle vient à rêver.

L'homme

S'il nous faut de la terre ce sommeil partager,
Alors de quels secrets ma chambre est-elle meublée ?
L'hiver qui, sous les draps, parvient à se glisser,
Empêchant mon repos, m'interdit de rêver.

L'hiver est artisan de mes songes avortés :
Privé de ces secrets que je ne peux rêver,
Ne me vient le salut qu'au pied d'un escalier :
Dès lors je le descends pour le feu rallumer.

C'est grimper dans un arbre qui des loups t'a sauvé :
Tandis que le salut te vient de monter,
Il faut que je descende pour le mien retrouver ;
On dirait que l'hiver aime les choses inverser.
Cependant le grand nord n'a pas su t'égarer !
Cheminant vers le sud, les étoiles t'ont guidé
Et souviens-toi du vent qui l'arbre a déneigé :
L'hiver est moins trompeur qu'il ne donne à penser.

Il vient par les fissures sans jamais s'y cacher
Comme le fait un frelon ou la fouine avisée ;
Qu'importe où il pénètre s'il se fait annoncer !
Que faire si à la couche l'épaisseur vient manquer ?

L'inconnu

Tu veux dire quand le sol est au gel exposé,
Que les rêves de la terre sont alors menacés,
De même que ce repos qu'elle a tant mérité :
La terre qui se replie ne saurait greloter !

Quand toi-même, sous les draps, tu viens te replier,
Tu dérobes à l'hiver de ton corps la moitié,
Qui n'est pas la plus tendre, à l'autre comparée :
La terre, quand elle se plie, de toutes parts est fermée.

Il n'est plus de fissures pour l'hiver pénétrer :
De la terre ses secrets sont toujours bien gardés.
Comprends-tu cette image des secrets du rêvé :
Le rêve est cet obscur qu'on ne peut pas sonder.
On a voulu du rêve le sens interpréter :
Qu'aurait-il à nous dire qu'il ne peut pas nommer ?
S'il est une illusion, pourquoi s'en inquiéter :
Le rêve n'a d'importance que sa réalité.

Il est, dit-on, soupape de ce qui fut manqué :
Il n'est en ce qui manque aucune réalité,
Au mieux ce qui n'est pas quand il pût exister ;
Le rêve n'est qu'un espace ouvert à l'impensé.

L'homme

Je voudrais sur l'hiver un instant méditer :
Si le froid de mon lit dans la nuit m'a chassé,
Je doute que la raison en fut bien évoquée :
Qui du frisson prétend qu'on peut en succomber ?

La dormance de la terre la prépare à germer :
L'hiver n'est que signal de toute sève arrêtée.
Mais s'agissant des hommes, par le froid assignés,
L'hiver devient propice à toute chose calculer.

Quand la terre se repose, sous la neige calfeutrée,
Les hommes, au coin du feu, se livrent à la pensée,
Une pensée calculante qui veut tout planifier,
De la terre qui sommeille tous les rêves détourner.
Et l'homme qui, par le froid, de ses rêves est privé,
Redescend sur la terre en prenant l'escalier ;
Éclairé par les flammes, il se met à penser :
De l'hiver par le feu la mort est annoncée.

Les secrets de la terre n'échappent qu'au regarder
Tandis que ceux des hommes, de silence bien gardés,
Demeurent au fond de l'âme, projets inavoués
De voler à la terre ce qu'elle pensait caché.

L'inconnu

As-tu de tels projets sous la flamme calculé,
Nourri cette infamie de la terre dépouiller ?
Crois-tu qu'elle peut nous rendre ce qu'on n'a pas donné :
Les hommes sont à la terre de sinistres usuriers !

C'est par l'envie du gain que l'hiver fut chassé :
Il n'est de ce qui dort plus rien à soutirer !
On concède aux humains de quoi se reposer
Car c'est dans le sommeil que force est retrouvée.

Aussi par des machines veut-on nous remplacer
Car elles peuvent jour et nuit toute la terre labourer ;
Qu'importent les surplus dont nous serons gavés :
Le blé n'est de l'argent qu'une valeur déguisée !
Souviens-toi des hivers qui tout peuvent arrêter,
Imposer le repos à nos moindres pensées :
Tandis que sous la terre la vie peine à germer,
Les hommes, au coin du feu, s'obligent à patienter.

Ces secrets de l'hiver, à présent débauchés,
Sont ceux d'une communion, d'un sommeil partagé
En vue d'une renaissance par le printemps livrée :
L'hiver, de tous nos rêves, n'était que le berger.

L'homme

Je t'avoue, sur l'honneur, n'avoir rien calculé,
Ne voulant que du froid mon sommeil protéger ;
J'attends que sur la terre je puisse mon grain jeter
Et qu'au prochain hiver j'aie de quoi patienter.

Je veux de ma récolte ne rien devoir jeter,
Offrir à mon bétail le gîte et le manger,
Pourvu que d'herbe fraîche il n'ait pas à manquer :
Rien qui ne soit de trop mais qui doit être assez.

L'hiver, en s'en allant, de son eau vient combler
Les nappes qui, sous la terre, nous préservent en été,
Des ardeurs du soleil qui tout vient assécher ;
L'hiver, au fond du puits, n'a personne oublié.
Quand revient le printemps, par les fontes annoncé,
La neige, en s'effaçant, nous laisse un gout salé

Qui donne à nos rivières ce parfum des marées,
Quand l'iode est au sel par le vent mélangé.

L'hiver n'est jamais loin du lieu de ses bontés ;
Quand le grain sous la terre parvient à s'éveiller,
Il nous parle des rêves dont sa nuit fut bercée,
Ceux d'être un épi par le soleil doré.

L'inconnu

Il faut que je m'en aille au grand nord me cacher
Car je sens que l'hiver sera bientôt passé ;
Tu en sais les secrets : tâche de les bien garder !
Car ils sont la promesse d'un futur assuré.

A qui maudit la neige, il est vain de parler ;
Souris, sans t'en moquer, à ce monde affairé
Et, s'il te faut courir, fais-le sans te presser :
On oublie tant de choses dans nos grandes enjambées.

Souviens-toi de l'étage qu'il te faut protéger
Du froid qui s'insinue et des frelons cachés :
Si je garde en mémoire cet arbre où j'ai grimpé,
Oublie qu'un escalier jusqu'au feu peut mener.
Il n'est pas trop de chêne qu'on peut ainsi brûler :
Ce qui peine à grandir très vite est consumé !
On rapporte que le chêne, qui tarde à s'élancer,
Enfouit en sa demeure toute son immensité !

Il est parmi les hommes tant de portes à frapper,
De chaumières où l'Esprit jamais n'a pénétré :
Quand sa vie de chimères un homme préfère tisser,

C'est des secrets d'hiver qu'il vient à s'éloigner.